

PRÊCHER LA PÉNITENCE

RIEN ne semble plus étranger à l'esprit moderne que la pénitence. L'exposition de Bruxelles, sous le signe du « Bilan du monde pour un monde plus humain », souligne sans doute, par exemple dans le hall d'entrée du pavillon de la coopération mondiale, la *responsabilité* de tous les hommes devant la croissance démographique — il y aura de cinq à six milliards d'hommes en l'an 2000 —, nulle part elle ne suggère le sentiment du péché personnel ou collectif; si elle peut inspirer à un esprit religieux la grandeur de Dieu à travers les richesses mises à jour par le travail humain, elle semble tourner le dos à la réalité du *Dieu Saint qui juge le monde*¹.

Or, prêcher la pénitence, c'est annoncer la venue du Royaume; la liturgie eucharistique est tout entière pénitentielle; les messages aux voyants de la Vierge, par exemple à Lourdes, répètent sans se lasser les mots : « Pénitence, pénitence »; enfin, « ce ne sont pas les névrosés, mais les grands génies de l'histoire humaine, de Job à Paul, d'Augustin à Pascal, en qui apparaît dans toute son ampleur l'expérience du péché »; Charles de Foucauld, qui fut élève à Sainte-Geneviève, passa les dernières années de sa vie à prier et faire pénitence dans son « ermitage ouvert », au cœur du désert².

Au congrès de Strasbourg, nous avons dessiné quelques traits de la « piété biblique à l'ombre de l'atomium »; ceux-ci demeureraient en deçà de la vision de l'homme pénitent affronté au Dieu

1. Je n'oublie pas que, au cœur de l'Exposition, le pavillon *Civitas Dei* concrétise la présence de Dieu aux yeux de millions de visiteurs; le pavillon des Églises protestantes ainsi que celui des Missions du Congo belge témoignent aussi de la réalité de Dieu.

2. J. DANIÉLOU, dans *Monde moderne et sens du péché* (je cite MMSP), p. 19. Je dois énormément à cet excellent volume qui reproduit les débats de 1956, au *Centre des Intellectuels catholiques*. Citons aussi *L'homme et le péché*, coll. « Présences », Paris, 1938; Pierre-Henri SIMON, *La littérature du péché et de la grâce, 1880-1950*, coll. « Je sais, je crois », Paris, 1957; *Pénitence et pénitences*, coll. « Cahiers de la Roseraie », n° 2, Bruxelles-Bruges, 1953.

Saint; nous avons souligné en effet la royauté de l'homme sur le monde, son enracinement existentiel dans l'histoire, la signification de l'amour comme langage sensible et spirituel, mais nous n'avions pas abordé l'aspect pénitentiel. Notre exposé de la session de cette année commence donc exactement au point où le précédent se terminait³.

La question de la pénitence deviendra d'une urgence majeure dans les temps à venir : en même temps que s'accroissent les possibilités scientifiques d'améliorer le sort terrestre de tous les hommes, le risque grandit parallèlement, allant même jusqu'à une possible destruction de toute vie sur la terre. Espoir des hommes, s'élargissant sans cesse, mais aussi angoisse et désespoir. Une sorte d'énorme vide se creuse en dessous des agitations fiévreuses de la planète; les hommes le fuient à tout prix, mais il les hante; ils ont peur de regarder en face cette chute dans l'ennui et la vague tristesse, parce qu'ils devinent que, seul, un retournement des esprits peut sauver le monde. Pénitence ? disons plutôt *conversion*⁴.

Le terme « prédication » est pris ici dans le double sens de l'annonce aux païens et de la catéchèse aux chrétiens. Une première partie dessinera les principaux obstacles tant dans le monde païen que dans la chrétienté; une seconde suggérera quelques pierres d'attente d'une pastorale d'ensemble; une troisième, fort brève, voudrait proposer quelques réflexions sur la monition sacramentelle.

I. — OBSTACLES A LA PRÉDICATION PÉNITENTIELLE

1. Une littérature sans pénitence.

Une part importante de la littérature actuelle reflète la certitude de millions d'hommes que le destin se joue entièrement de ce côté-ci, entre la naissance et la mort; il n'y a rien de « l'autre côté »; il n'y a du reste pas d'autre côté.

Appeler bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien, c'est corrompre les mœurs, c'est-à-dire le jugement de valeur porté sur les actes, sur la « moralité ». Cette distinction, popularisée par

3. L'expression « piété biblique à l'ombre de l'Atomium » est de A. VERGOTE, *Religieuse waarden in een technische wereld*, dans *De mens in 58*, numéro spécial de *Universitas*, Louvain, 1958, p. 8.

4. Conversion est pris au sens de « changement total » (*metanoia*); cf. Conclusions de la session, à la fin du cahier n° 56 de *La Maison-Dieu*.

G. Thibon, est illustrée par l'œuvre du dernier Gide par exemple, dont Claudel disait : « Autre chose est de pécher en s'affligeant, en sachant qu'on fait mal, en désirant mieux faire; autre chose est de croire que l'on fait bien en faisant mal, de le dire et de s'en vanter⁵. » Cholokhov, dans son roman *Sur le Don paisible*, présente la pénitence sous les traits caricaturaux d'un vieillard, Gricha; tout se passe comme s'il se tournait vers le repentir parce qu'il n'avait plus la santé pour pécher : quand il était jeune, en effet, au retour de la guerre contre les Turcs, toutes les femmes lui étaient passées entre les mains, au village; maintenant, cacochyme et sourd, il passe son carême à lire des prières dans un vieux bouquin crasseux. Lorsque, la vague marxiste ayant balayé les steppes du Don, un jeune militant communiste, Michka Kochevoï, se prépare à tuer le vieillard, nous lisons une scène exactement inverse, comme une sorte de négatif, d'un épisode rappelé par Daniel-Rops; un chevalier du moyen âge, chargé de crimes, rencontre un évêque et lui dit en levant sa massue : « Donne-moi l'absolution ou je te fends le crâne »; lorsque ledit chevalier fend le crâne dudit évêque — car celui-ci a répondu : « Frappe » —, il commet un crime, sans doute, mais *il sait qu'il le commet* et n'appelle pas bien ce qu'il sait être un mal. Michka Kochevoï, en tuant Gricha au moment où celui-ci lui annonce que la « vieille Bible » prophétise la catastrophe sur la révolution marxiste, est persuadé qu'il pose une bonne action, qu'il élimine une vermine réactionnaire et rétrograde, et que lui seul, parce qu'il perpète la violence contre ce « chrétien », va dans le sens de l'histoire⁶. L'image est simpliste, sans doute, mais elle est diffusée à des millions d'exemplaires par la propagande athée, et subtilement agissante dans le monde « démocratique ».

Du reste, une littérature où la psychanalyse au rabais sévit trop souvent s'est chargée de dévoiler le « vrai visage » de certaines « bonnes actions »⁷; le dépassement du pharisaïsme est largement fait depuis quelques décades, et le « jansénisme » est bien mort; l'idée s'insinue même que certains « crimes » sont plus « moraux » que certaines vertus classiques⁸.

5. MMSP, p. 17; les mœurs représentent le jugement porté sur les actes, la moralité, qui, elle, demeure sensiblement au même étiage depuis toujours.

6. On trouvera dans *Espoir des Hommes*, tome III de *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, 3^e édit., Tournai-Paris, 1958, une brève analyse de l'œuvre de Cholokhov.

7. Je songe ici au roman de A. LALOU, *Les bonnes actions*, que tout chef éclairé devrait lire et méditer.

8. Un exemple en est donné dans la pièce de Thierry MAULNIER, *La*

La littérature amoraliste est celle de l'amputation spirituelle; Mauriac a parlé des « opérés de l'âme » : en les délivrant de la peur du péché on leur a enlevé un organe malade, menaçant de gangrener l'organisme entier. Les silhouettes romanesques de Françoise Sagan, s'il faut se risquer à tirer au canon sur des toiles d'araignées, seraient des témoins de cette chirurgie spirituelle : ces personnages ne sentent plus leur âme que comme une douleur confuse et passagère, dans un ennui vague, une fatigue des moelles, comme on éprouve parfois des douleurs dans un membre amputé.

2. « *Dépassement* » mais non « *conversion* ».

La pensée moderne en sa pente la plus profonde paraît fuir la réalité de la pénitence. Bernard Groethuysen, en analysant *Les origines de l'esprit bourgeois en France*, nous montre la naissance d'un monde nouveau que Dieu et le démon semblent avoir également déserté, et qui n'aurait plus ni pécheurs ni saints⁹. Charles Du Bos, ami de Groethuysen, voyait dans le recul devant le transcendant authentique la marque de l'esprit actuel. Ce qu'il disait avant 1939 se retrouve actuellement dans le glissement subtil vers la philosophie du *dépassement*; celle-ci substitue une perspective uniquement horizontale à la vraie « conversion », qui est un *retournement*, un arrachement en hauteur, celui que les prophètes rendent presque physiquement sensible dans leur prédication¹⁰.

Dans cette espèce « d'enjambement » perpétuel de lui-même, l'homme apparaît comme un découvreur de techniques, sans doute, mais aussi, et surtout, comme *créateur de valeurs* : « Tous les penseurs semblent aujourd'hui se rejoindre en la conception d'un homme engendrant ses valeurs, construisant la vérité, transformant le monde au lieu de le contempler, d'un homme faisant et se faisant¹¹. » La vérité est découverte, sans doute, mais aussi *invention*; la conscience découpe dans le

maison de la nuit, il y a ici un rejeton du romantisme, de Marion Delorme à Jean Valjean. On dira ce qu'on voudra, mais Victor Hugo remplit de son énorme absence d'idées tout le XIX^e siècle poétique français.

9. MMSP, p. 20 (article de Daniel-Rops, auquel je dois beaucoup).

10. J. GUITTON, dans MMSP, pp. 237-238. Tout le livre *Panorama des idées contemporaines*, coll. « Le point du jour », sous la direction de Gaétan PICON, Paris, 1957 (je cite PI), est significatif de cette mentalité.

11. Ferdinand ALQUIÉ, dans PI, p. 46.

monde des profils (les *Abschattungen* de Husserl), des intentions, des projets. L'absolu divin ne peut être, dès lors, qu'un intrus; lorsque Merleau-Ponty écrit : « La conscience morale meurt au contact de l'absolu », il affirme l'exacte antithèse de ce que des siècles de tradition religieuse ont toujours affirmé, à savoir que l'absolu (authentique, bien sûr) est la seule réalité dernière au contact de laquelle puisse naître et se développer la conscience morale; et cependant, car sans cela notre remarque serait dénuée de sens, Merleau-Ponty exprime par cette phrase une des intuitions majeures de la pensée actuelle, une valeur réelle, qui se marque dans une autre citation : « La contingence de l'événement humain n'est plus maintenant comme un défaut dans la logique de l'histoire, elle en devient la condition. Sans elle, il n'y a plus qu'un fantôme d'histoire. Si l'on sait où l'histoire va inéluctablement, les événements un à un n'ont plus d'importance ni de sens, l'avenir mûrit quoi qu'il arrive, rien n'est vraiment en question dans le présent, puisque, quel qu'il soit, il va vers le même avenir. Quiconque, au contraire, pense qu'il y a dans le présent des préférables implique que l'avenir est contingent. L'histoire n'a pas de sens si son sens est compris comme celui d'une rivière qui coule sous l'action de causes toutes-puissantes vers un océan où elle disparaît¹². » Nier l'absolu est donc une condition suffisante, mais nécessaire, à ce que l'histoire ait un sens, soit de « l'être »¹³. Cette négation s'appelle la mort de Dieu.

Cette « mort de Dieu » oblige d'abord à abandonner l'idole de la morale; les normes « objectives » et « universelles », comme la justice et la liberté, auxquelles la génération de Roger Martin du Gard croyait encore, ne font que « camoufler » le décès de Dieu, écrit Camus dans *L'Homme révolté*. Si Dieu n'existe pas, écrit de son côté Sartre, « avec lui disparaît toute possibilité de trouver des valeurs dans un ciel intelligible »; le cri d'Oreste à Jupiter, dans *Les mouches*, fait écho : « Il n'y a plus ni bien ni mal, ni personne pour me donner des ordres, car je suis un homme. »

La « mort de Dieu » est aussi la condition de la naissance d'une « vraie » morale, celle qu'on appelle, d'un mot qui fait fureur et qui eût fait éclater de rire Bernanos, « morale authen-

12. MERLEAU-PONTY, dans PI, pp. 94-95. Une lecture attentive de ce texte montre que l'absolu ici rejeté est de forme hégélienne; il est juste de remarquer que, plus loin, l'auteur parle de « Dieu extérieur », ce qui montre qu'il critique une vision anthropomorphique de Dieu.

13. Le terme n'est pas pris ici au sens du thomisme, mais au sens de ce qui est à la fois vulnérable et résistant à l'épreuve.

tique ». Si tout est donné d'avance, si une histoire divine surplombe, en quelque manière, la nôtre, l'œuvre de l'homme n'est plus que commentaire de scribe sur un texte divin, variation sur un air connu, jeu minutieusement réglé d'un drame composé du premier acte au dernier par le maître de spectacle, Dieu. La moralité est au contraire dans le choix, le risque, au cœur d'un monde contingent où « sens et non-sens » se mêlent inextricablement¹⁴; elle ne peut naître que de la mort de Dieu. « Dieu est mort, donc l'homme est né », disait Malraux¹⁵.

De telles perspectives impliquent la possibilité d'erreurs, de manques de courage, mais elles excluent radicalement le péché contre Dieu; plus de place pour la pénitence. En d'autres termes, cette pensée souligne sans doute *la responsabilité de l'homme devant les autres et devant lui-même, mais non devant Dieu*. De la description donnée dans l'étude sur *Péché et pénitence dans la Bible*, — « la prédication de la pénitence est en vue du Royaume de Dieu, qui va s'établir par un jugement et auquel il faut se préparer en renonçant à tout appui humain et en pratiquant l'essentiel de la religion qui est la justice et la charité », — les modernes retiennent la justice et la charité, mais ils affirment que le seul moyen de les « incarner » c'est d'éliminer Dieu, comme une non-valeur, une monnaie fausse; ils récusent de toute manière l'abandon des appuis humains, puisque la « morale » neuve est précisément fondée sur l'homme comme créateur de valeurs.

Enfin, le livre du Dr Hesnard, *Morale sans péché*, rejette la morale déiste et son corollaire, la notion de péché : celle-ci, en disant « non » à l'instinct et en bloquant l'homme sur son salut personnel, en face d'un juge menaçant, stériliserait la vie et la gangrènerait d'innombrables psychoses¹⁶.

14. « L'absurde », « le néant » sont des données qu'un Camus n'a jamais admises comme point de départ; la pensée moderne en ses meilleurs représentants ne souligne pas l'absurdité du monde, mais le mélange, en lui, de sens et de non-sens. Cf. A. DONDEYNE, *Foi chrétienne et pensée contemporaine*, Louvain, 1951.

15. En un passage semblable, Sartre dira : « Donc l'homme est mort, lui aussi » (dans *Temps modernes*, n° 1, août 1945), mais il le dit de l'homme « universel », protégé par une « morale naturelle », auquel croyait encore le rationalisme de la fin du XIX^e siècle.

16. Toute une section de MMSP, pp. 155-189, est consacrée à l'analyse de ce livre. Je me permets de renvoyer aussi à mon rapport *Dimensions nouvelles de l'humain*, proposé à la session de l'*Entraide sacerdotale*, en août 1958, à paraître dans la coll. « Église vivante ». On y trouvera un exposé plus détaillé des dimensions nouvelles de la pensée actuelle que je ne puis qu'esquisser ici sous l'angle de la pénitence.

3. Une certaine chrétienté devant la pénitence.

Un affaiblissement sérieux du témoignage pénitentiel se marque dans quelques tendances de la spiritualité, dans certaine compréhension de l'Eucharistie, enfin dans ces alternances épuisantes d'optimisme et de neurasthénie qui marquent la psychologie de certains milieux de « vieille civilisation chrétienne ».

« *Rois de la création ou pénitents ?* », tels sont les termes d'une option à laquelle la réponse de beaucoup de jeunes ne semble faire le moindre doute. Selon le P. Roche, dans *La nouvelle revue théologique*, « on chercherait vainement dans les publications représentatives de l'état d'esprit actuel dans les programmes d'action catholique un rappel fréquent et explicite de notre condition de pécheurs ». L'enquête menée en 1946 par *La Vie Spirituelle* demeure valable : « Les saints de demain, disait l'un, seront moins des pénitents que des rois de la création. » A quoi un autre ajoutait ces mots qui, précise Daniel-Rops, ont dû faire frémir dans leurs tombes plusieurs milliers de saints authentiques : « La lutte contre soi, la recherche de la mortification, trouvent peu d'adeptes; cela scandaliserait plutôt. » Certains aumôniers d'étudiants parlent aussi d'une sorte de « syncrétisme moral » chez leurs militants d'action catholique : ils mettent un peu tout sur le même plan, passent d'une assistance fervente et priante à la messe à des expériences humaines de tout genre, parmi lesquelles certaines parfois assez troubles. Les modernes « jacquots » de Compostelle, les actuels « romées » de la ville éternelle ou les nouveaux « paulmiers » de la « voie dolereuse » insistent moins sur la pénitence qui doit précéder, accompagner et suivre leur montée vers le lieu sacré, que sur la prière et le témoignage de foi communautaire qu'ils veulent rendre¹⁷.

« *Contrition ou Eucharistie ?* », cette nouvelle alternative est implicite dans bien des débats. Aussi bien, si la communion fréquente est très répandue, la « confession fréquente » ne l'est pas du tout; elle est même en recul : des membres de cercles de jeunes chrétiens communient plusieurs fois par mois et ne se confessent qu'une ou deux fois l'an. Le lien entre la confession et la communion est cependant essentiel, même s'il fut parfois

17. Il ne faudrait pas généraliser; je connais des groupes d'étudiants qui n'hésitent pas à jeûner, passer une nuit en prière, se priver de certains biens matériels pour obtenir la conversion de tel ou tel compagnon ou compagne. Le pèlerinage de Chartres, celui de Palestine, pour ne prendre que deux exemples, sont pénitentiels,

mal compris à l'époque dite janséniste : le péché est en effet aussi une offense contre le prochain, et surtout contre la communauté sacrée¹⁸. Le progrès de la vie chrétienne devrait donc se marquer non par la diminution, mais par l'augmentation du nombre des confessionnaires et de leurs usagers.

Par ailleurs, la pénitence, quand elle est pratiquée, est trop considérée comme une sorte de *préalable* à l'Eucharistie, presque au sens d'un mal nécessaire, d'un mauvais moment à passer. Or, l'insistance légitime sur l'Eucharistie comme sacrifice de louange n'exclut pas du tout une insistance parallèle sur l'état de pénitent qui précède, accompagne et suit l'action eucharistique. Charles Du Bos apporte ici un précieux témoignage : alors que, de 1908 à 1918, il se confessait seulement pour rentrer en grâce, depuis juillet 1927 il découvre la présence, comme en filigrane, de la contrition au cœur de l'action de grâce : « Il semble bien, écrit-il, que la contrition soit un état *terminal*, — je veux dire que, pour inexprimablement doux qu'il soit alors, il subsiste après la communion elle-même, — comme s'il représentait le mouvement même de mon âme vers Dieu : après la communion, il est vrai, il est tout pénétré, tout saturé d'action de grâces, à tel point que je me demande si alors la contrition elle-même n'est pas une des formes de l'action de grâces, ce choc en retour qui naît *après*, du sentiment de l'indignité, de sorte qu'*après* non moins qu'*avant*... le mouvement spontané de l'âme vers Dieu serait toujours, en son essence, le *Domine, non sum dignus*¹⁹. » « La contrition elle-même est une des formes de l'action de grâces » : on ne saurait mieux exprimer la liaison essentielle que l'Évangile met entre Eucharistie et pénitence, ni mieux témoigner de la fausseté de l'alternative « contrition ou Eucharistie. »

Optimisme ou angoisse, troisième hésitation de la conscience de certains chrétiens devant une double tentation : celle de pélagianisme, latente dans un certain *optimisme bio-théologique*, et celle, inverse, d'une sorte de *neurasthénie collective*. Ou bien l'on annonce la fin du monde pour demain, les péchés ayant tout noyé de leur déluge, et l'on cède à un manichéisme inconscient, car dénoncer le démon et le péché sans invoquer le Dieu qui sauve c'est donner au néant une sorte de consistance métaphysique qu'il n'a pas; ou bien l'on cède à un optimisme qui

18. Cf. le rapport du P. A. LEFÈVRE, *Le péché et la pénitence dans la Bible*, auquel je dois également beaucoup (*supra*, p. 7).

19. Texte complet dans *Extraits d'un Journal*, Paris, 1931, pp. 466-468 (ou dans *Journal*, tome IV, Paris, 1950, pp. 161-162); Du Bos parle aussi de « *l'ubiquité de sa vulnérabilité* ».

volatilise le risque de la liberté, au début de l'histoire du monde, avec la faute originelle, qui l'efface en cours d'évolution, le péché étant erreur ou vice de fonctionnement, et, enfin, qui l'amenuise au terme, le « seuil eschatologique étant remplacé par la fixation dans la gloire de tous les efforts humains; une sorte de « physique » de l'esprit remplacerait, chez certains disciples simplistes de Teilhard de Chardin, l'appel de Dieu à sa créature libre; ces lecteurs trop pressés de l'œuvre du célèbre jésuite oublieraient qu'il y a aussi dans l'homme, selon les mots de Malraux, un « instinct de destruction », qui inspirait à l'actuel ministre, dès 1948, l'affirmation de l'existence d'une « racine métaphysique » aux camps de concentration, c'est-à-dire d'une puissance démoniaque, l'appétit de destruction qui se cache dans l'homme et fait que tous les progrès ne s'additionnent pas automatiquement²⁰.

Cette double erreur est l'envers et l'endroit d'un même affaiblissement du sens de la pénitence : celui-ci restitue l'homme, en effet, d'un même élan, à l'expérience de son indignité de pécheur et à celle de sa vocation de collaborateur (*sunergos*) de Dieu; ce n'est pas, en effet, celui qui fut *d'abord* pénitent qui serait *ensuite* collaborateur de Dieu, c'est le même homme, tout ensemble pécheur confessant la gloire du Seigneur, et, dans cette confession même, retrouvant sa royauté divine sur le monde et sur lui-même.

On peut alors dépasser ces alternances épuisantes, ce régime de douche écossaise versant le chaud puis le froid, qui font succéder les sombres pressentiments de pseudo-prophètes à des répits d'un optimisme béat. C'est en particulier cette double attitude que la critique marxiste atteint dans sa dialectique anti-

20. MMSP, pp. 25, 34 (sous la plume de Daniel-Rops et de Gabriel Marcel); il va sans dire que je ne vise que les disciples superficiels de Teilhard de Chardin; hélas! ils sont légion. Par ailleurs, l'œuvre du savant jésuite, comme celle d'Origène, a opéré une percée dans la mentalité moderne : aussi bien les milieux scientifiques incroyants de l'Occident que certains savants marxistes ont déclaré que, avec Teilhard, il y avait un point commun à partir duquel discuter; comme la pensée d'Origène aussi, celle de l'auteur du *Milieu divin* passionnera, égarera, sera périodiquement battue en brèche, et périodiquement présente comme un ferment. Il ne faut pas oublier, enfin, que le langage du Père est scientifique (ou, quand il est « poétique », il demeure dans l'orbite des sciences) : il ne faut donc pas s'étonner de ne pas y trouver les termes péchés et grâce comme tels; le but n'est pas de faire de la théologie au sens formel du terme, mais seulement de montrer sous quel aspect se présentent au savant biologiste tels aspects de la foi, et de révéler au théologien l'univers de l'espoir scientifique, et cela avec un sérieux que je ne vois partagé que trop rarement.

chrétienne : elle reproche violemment aux chrétiens de se détourner du monde, de dire non aux responsabilités terrestres, mais, en même temps, elle se moque d'une sorte « d'idéalisme » à la petite journée, qui détourne leur conscience de la « violence nécessaire », sans laquelle le progrès de l'histoire ne se fait pas, pour la lancer dans le faux monde d'une conscience mystifiée. Il faut avouer que cette double critique porte juste, la mauvaise humeur devant le progrès matériel faisant place, quand elle ne coexiste pas dans la même conscience, à la consternation devant certains cataclysmes politiques ou certains reculs religieux. Péguy avait bien montré cependant que l'articulation du péché est identiquement celle de la grâce. Le jour où nous comprendrons mieux que le christianisme est fait de cette jointure de ce qui est impossible aux hommes et de ce qui est possible à Dieu, nous abandonnerons les dosages soi-disant théologiques entre le degré de péché et le degré de grâce. La pénitence est comme la respiration conjointe de l'homme confessant ses fautes et de l'Esprit qui, en les remettant, fait participer « au Fils de David selon la chair, constitué Fils de Dieu en puissance, par l'Esprit-Saint, par la résurrection des morts ».

II. — PIERRES D'ATTENTE POUR UNE PASTORALE D'ENSEMBLE

L'essentiel de la prédication pénitentielle demeure la puissance d'arrachement prophétique, de « retournement en hauteur », qui atteint le pécheur dans la parole du héraut de la foi. Ainsi, les ossements desséchés, à la voix d'Ezéchiël, s'animent, se soudent, puis se dressent dans le souffle de l'esprit et forment bientôt le nouveau peuple de Dieu; après avoir cru le tombeau définitivement refermé sur ses espoirs, il ressuscite dans le pardon et l'espérance. Cette vision grandiose pourrait servir d'épigraphe à une prédication de la pénitence : « Viens des quatre vents, esprit, et souffle sur ces hommes tués, et qu'ils vivent. »

Ce dont il va être question ici, c'est simplement la recherche de pierres d'attente à la prédication pénitentielle.

1. *Pas de prédication sur le péché sans prédication sur Dieu.*

Le sens du péché est tellement lié au sens de Dieu que prêcher l'un sans annoncer l'autre c'est libérer de *dangereux explosifs*

psychologiques. Trois exemples empruntés à la littérature vont essayer de le montrer.

Dans *Pour qui sonne le glas*, Hemingway esquisse la silhouette d'un vieil Espagnol, Anselmo, gagné à la révolution, mais déconcerté par les crimes qu'elle provoque : « Pourtant, vous avez tué, lui dit Robert Jordan. — Oui, répond Anselmo, et je le ferai encore. Mais, si je vis après ça, j'essaierai de vivre de telle façon, en ne faisant de mal à personne, que je serai pardonné. — Par qui ? » demande Jordan, et l'autre répond : « Qui sait ? Puisque nous n'avons plus de Dieu ici, ni son Fils, ni le Saint-Esprit, qui est-ce qui pardonne ? Je ne sais pas²¹. »

« Maintenant il faut qu'un homme soit responsable envers lui-même », concluait Anselmo. Albert Camus, dans *La chute*, nous présente un personnage qui « ne sait pas se pardonner à lui-même » et qui se détruit précisément parce qu'il n'est responsable que devant lui-même. Jean-Baptiste Clamence était un avocat heureux; jouisseur délicat de toutes les « ravageuses » qu'il pouvait séduire, de « l'amour n'aimant que ce que l'on y faisait », attaché à faire acquitter ses clients, passant pour un homme de bien, il a, un jour, abandonné Paris; nouveau misanthrope, il s'est retiré dans la solitude; autre « Jean-Baptiste », il s'est retiré dans le « désert de pierre et d'eau » qu'est pour lui Amsterdam. Il est ainsi devenu « pénitent », le nom même de Jean-Baptiste Clamence (*clamans in deserto*) ayant été choisi par Camus pour souligner cette parenté spirituelle et cette antithèse avec le précurseur de Jésus. Le grand avocat a entendu en effet une nuit, en passant un pont de Paris, une sorte de rire moqueur; il le réentendit plusieurs fois, au point de se voir progressivement le point de mire des moqueries de tous ses contemporains. Bientôt, chassé par ce rire intérieur qui le jugeait, il découvrit un souvenir enfoui dans sa mémoire : une autre nuit, revenant de chez une amie qu'il avait laissée comblée, lui-même se sentant léger et heureux dans son corps, il avait croisé sur un pont de la Seine une jeune femme dont la nuque humide et fraîche avait, un imperceptible instant, éveillé son désir et alenti son pas; peu après, éloigné d'une cinquantaine de mètres, il avait entendu le bruit sourd d'un corps tombant sur l'eau glacée, puis un cri qui s'éloignait; alors, au lieu de se précipiter pour tenter de sauver cette nouvelle « inconnue de la Seine », Clamence s'était, après un bref instant d'immobilité glacée, éloigné. Traqué par cette meute de souvenirs honteux, Clamence avait bientôt découvert le vrai visage de sa

21. *Pour qui sonne le glas*, édit. Heinemann et Zsolnay, Londres, pp. 26-27.

« vertu » : la modestie l'aidait à dominer, et la vertu à briller. Or, à la fin de sa « confession » à un interlocuteur invisible, il laisse passer le secret le plus essentiel de sa « chute », lorsqu'il dit : « Racontez-moi, je vous en prie, ce qui vous est arrivé un soir sur les quais de la Seine. Prononcez vous-même les mots qui, depuis des années, n'ont cessé de retentir dans mes nuits, et que je dirai enfin par votre bouche : « O jeune fille, jette-toi encore dans l'eau, pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux ! » Clamence affirme ainsi que si le mal que l'on subit n'est rien, celui que l'on fait aux autres empêche de manger son pain; il affronte l'irréparable; il s'exaspère de ne pouvoir ramener en arrière la roue du temps pour réparer le mal commis. Seulement, cette découverte du « péché » tourne court, car elle est faite dans l'athéisme; cette « pénitence » devient un cynisme destructeur, car elle est faite par le même homme qui pêche et se juge : il s'appelle en effet « juge-pénitent »; le même qui a causé un mal irréparable se détruit aussi parce qu'il n'y a personne d'autre qui puisse vraiment pardonner. « Il se précipite alors, écrit Pierre-Henri Simon, dans le mal, préférant à l'hypocrisie de la fausse bonne conscience le cynisme d'une mauvaise conscience qui le justifie de sombrer. Le sentiment de culpabilité, transposition du sentiment du péché en des âmes délivrées de Dieu, tourne à un désespoir qui les décompose. Peut-être vaut-il mieux n'avoir pas le sentiment du péché quand on n'a pas pour y faire équilibre le contrepoids de la grâce. Peut-être une certaine forme d'idéalisme exaspéré, vécu dans les ténèbres de la mort de Dieu, abolit-il cette indulgence²² de l'homme à soi-même qui, au-delà du désespoir, lui rend l'espérance et le courage de vivre. « Seigneur, qui les avez pétris de cette terre, ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés terreux²³. »

Le *Requiem pour une nonne*, de Faulkner-Camus, apporte sur ce point précis la contre-épreuve nécessaire. La foi en Jésus-Christ dont témoigne Nancy Mannigoe, la Noire qui a étouffé l'enfant de Temple Drake et va payer de sa vie ce « crime nécessaire », donne à la confession de la jeune femme une résonance pénitentielle de paix et d'espérance qui contraste avec le final grimaçant de *La chute* : « Vous n'êtes pas seule...

22. Le terme n'est peut-être pas très heureux; l'expression biblique serait ici celle de « patience » (*upomonè*); on saisira cependant ce que l'auteur veut dire.

23. P.-H. SIMON, dans MMSp, pp. 211-212; F. Mauriac a dit aussi, dans le prologue de *Thérèse Desqueyroux*, qu'il était impossible à l'homme de se voir pécheur, s'il ne pouvait le faire à genoux, devant Dieu; de nombreuses « confessions sans pénitence » apportent ici une preuve évidente.

Il faut seulement croire en Lui à cause de ce qu'Il est. Je ne comprends pas tout ce qu'Il dit, mais je L'aime parce qu'on L'a tué. Vous avez fui parce que vous aimiez ce qui est mal, comme moi. Nous étions comme ça. Et Il ne peut pas nous empêcher de vouloir le mal. Mais pour compenser un peu il a inventé la souffrance qui est la lumière du pauvre monde. C'est Lui qui vous pardonnera, car il y a bien un endroit, quelque part, où votre enfant ne se souvient de rien, et pas même de mes mains qui l'ont étouffé²⁴. »

Ces témoignages, pour incomplets qu'ils soient, théologiquement, sont aussi valables que les affirmations philosophiques d'un Sartre et d'un Merleau-Ponty auxquelles il nous faut venir maintenant; ils nous apprennent, par l'absurde, qu'il ne faut jamais prêcher la pénitence sans prêcher Dieu. Mais de quel Dieu s'agit-il? Les quatre autres pierres d'attente vont esquisser quelques traits de ce Dieu de pardon qui semble éveiller des échos dans le cœur de l'homme d'aujourd'hui : ce Dieu respecte notre liberté, fait appel à notre amour, nous associe à son Royaume et nous parle dans l'intériorité spirituelle.

2. *L'homme appartient à sa liberté et à Dieu.*

L'humanisme athée de ce siècle est une étape ou, mieux, un appel à une meilleure compréhension de ce qu'est Dieu²⁵. Par le fait du lien entre sens de Dieu et sens de la pénitence, l'immoralisme et l'amoralisme de la littérature, ainsi que le refus de la notion de péché par la pensée moderne, sont un appel à une *meilleure compréhension de la vraie pénitence*.

L'absolu au contact duquel la moralité mourrait est un faux absolu, une caricature qui ramène Dieu à un *tabou* ou qui lui attribue un *légalisme vindicatif* dont les exposés antérieurs ont montré qu'il n'a rien à voir avec le divin authentique²⁶. De la

24. Cf. *Où en est Albert Camus?* dans *Revue nouvelle*, janvier 1958, pp. 79-85.

25. C'est une des thèses centrales de A. DONDEYNE, *Foi chrétienne et pensée contemporaine*, Louvain, 1951. Je crois cette vue à la fois réconfortante et profondément théologique.

26. Cf. le rapport de J. LÉCUYER, *Les actes du pénitent*; il rejette avec force cette conception de l'attrition qui en fait un regret des péchés uniquement par crainte des châtiments; en « additionnant » à ce sentiment incomplet (et, disons-le, en deçà du christianisme), l'absolution sacramentelle, on aurait comme résultat « le pardon des péchés ». La caricature n'est pas forcée, tellement cette idée simpliste est ancrée dans la mentalité des chrétiens moyens. Cf. les belles mises au point de A. ANCIAUX, *La théologie du sacrement de pénitence au*

même manière, une certaine vision de la pénitence et du péché frôle l'idolâtrie : celle-ci demeure, qu'on ne l'oublie pas, le péché le plus grave, ainsi que les Pères l'ont dit et répété. Par la voix de Sartre et de Merleau-Ponty, par celle du Dr Hesnard et de quelques autres, ce ne sont sans doute pas des « Pères » qui nous parlent; leur témoignage nous rappelle cependant avec force certaines vérités que le corps de la chrétienté avait laissé s'affaiblir; elles avaient alors émigré pour revenir sur lui, tel un boomerang, ou, mieux, tel l'Assyrien envoyé par Dieu pour purifier son peuple.

Le Dieu qu'il nous faut annoncer au pécheur est un absolu d'exigences, qui laisse l'homme libre *en une mesure qui est précisément d'être sans mesure*. Comme l'a dit S. Exc. Mgr Renard, dans son homélie sur l'évangile de la messe de saint Pie X, « l'homme appartient à sa liberté et à Dieu, mais il n'appartient à rien d'autre ». Le Jupiter des *Mouches*, qui se plaît à asservir les habitants de Thèbes par la terreur servile du châtement divin, est une idole grimaçante. Les essaims de mouches bleues qui s'abattent sur la cité symbolisent un remords de la population qui n'a rien à voir avec le vrai sens de la culpabilité; il mérite toutes les critiques du Dr Hesnard, précisément parce qu'il demeure au plan de la pré-morale, en deçà même de la « religion close », *celle dont l'Évangile doit précisément délivrer l'homme* : « Vous n'avez pas reçu de nouveau l'esprit d'esclavage dans la crainte, mais l'esprit d'adoption. »

L'approche véritable de Dieu rend en effet à l'homme le sentiment de sa liberté (au sens d'une délivrance d'un esclavage) en face de *toutes* les peurs et de *toutes* les angoisses, à commencer par celles qui se parent d'un faux éclat de sacré et dont le démon se sert pour nous désespérer. Absolument rien ne peut attenter à cette liberté royale que Dieu rend au pécheur. Aussi bien, au cœur de cette liberté rendue se cache la possibilité du *refus absolu*, du choix du néant, dont Dostoïevski a laissé, par exemple dans *Les démons* et *Les frères Karamazov*, quelques images difficiles à oublier. « L'homme est l'animal le plus méchant de la création, a dit Jean Cassou, parce qu'il en est le plus malin »; la « complaisance incestueuse » de la créature repliée « sur sa différence fondamentale », telle qu'elle apparaît dans le Don Camille du *Soulier de satin*, de Claudel, illustre ce choix du néant que l'homme peut faire parce que ce dernier lui appartient. En ce refus ontologique il n'y a pas un *égarement* de l'amour cherchant dans le désert les eaux vives que seul le Dieu

vivant peut donner, mais *malignité*, « perversion plus radicale de la nature, pesanteur de l'âme qui choisit l'avilissement, l'anéantissement, et qui aime et sert le mal pour lui-même »²⁷.

Absolument rien ne peut attenter à cette liberté : sans doute, mais Dieu n'est-il pas précisément le seul qui puisse le faire? Il faut répondre qu'il n'attende jamais à la liberté de l'homme, jamais il n'en obstrue la route en menaçant, en pesant sur elle, en fascinant; les anathèmes dont sont remplis les oracles prophétiques doivent rappeler à l'homme la gravité de *ses* infidélités, réveiller en lui le sens de l'appel de Dieu, mais non point traîner de force des libertés prises au piège, dupées, terrorisées; jamais Dieu ne violente les hommes, les forçant à entrer dans la ligne du dessein de salut *avec ou sans* libre réponse à l'appel. Le Dieu Saint nous attire à lui dans les moments mêmes où il nous fait faire l'expérience de notre liberté et *parce qu'il nous la fait expérimenter*. Cette liberté n'est pas la possibilité tout abstraite de l'indétermination totale en face du oui ou du non, mais la *possibilité d'accueillir ou de n'accueillir pas* une offre de vie; car la liberté « vide » n'existe pas : comme on a dit que « toute conscience est conscience de... », de la même manière on oserait dire que « toute liberté est liberté de... », car elle est toujours en face d'une offre à assumer ou à refuser²⁸. Or, ici, en un sens mystérieux, entièrement compatible avec la doctrine de la grâce, le choix appartient entièrement à l'homme, l'efficacité de la grâce étant précisément de rendre à l'homme cette possibilité même. Dieu est le seul être auquel il est difficile de résister jusqu'au bout, précisément parce qu'il est celui qui ne s'impose *jamais*, par aucune contrainte que ce soit. Le passage de l'ancienne Loi à la nouvelle, en Jésus, est en ceci que le Christ est doux et humble de cœur, qu'il nous appelle personnellement, sans élever la voix, « fortement et suavement ». Si Sonia m'avait regardé avec colère, dit en substance l'ivrogne Marmeladov, dans *Crime et châtiment*, si elle m'avait fait des reproches véhéments, j'aurais été renforcé dans ma saleté, mon péché; mais maintenant elle m'a regardé avec douceur et pitié, comme seuls les saints regardent là-haut, ou

27. Cette distinction entre égarement et malignité est celle que P.-H. SIMON voit entre l'œuvre de Mauriac et celle de Bernanos, dans *Littérature du péché et de la grâce*, Paris, 1957, p. 93. Il y a là deux attitudes, également valables, en face du péché, selon qu'on y voit une défaillance du jugement ou une perversion de l'âme; le péché est souvent l'un et l'autre, comme je l'ai montré dans *Sagesse grecque et paradoxe chrétien*, II^e partie, dans l'opposition entre Falstaff et certains héros de Dostoïevski, parfois même dans le même pécheur.

28. On reconnaît ici une idée chère à Gabriel Marcel.

comme le Christ nous regardera au dernier jour; alors, maintenant je ne puis plus résister. De même, à Raskolnikov qui vient de lui confesser son crime, Sonia se borne à dire : « Il n'y a pas, au monde, d'homme plus malheureux que toi »; et, à la fin, le jeune criminel dira lui-même que « si personne ne l'avait aimé », et si « lui-même n'avait aimé personne, rien de tout cela ne serait arrivé », jamais il n'aurait été dénoncer son assassinat. *La force la plus grande de Dieu est de ne pas se servir de sa force*; sa toute-puissance la plus éclatante est de ne point la faire éclater, mais de la cacher dans l'humble condition de l'esclave; à Judas qui le trahissait par un baiser, il dit : « Mon ami, pourquoi es-tu ici²⁹ ? »

Nous avons rejoint ainsi, à partir d'un rappel philosophique, celui de la liberté à laquelle Dieu n'attente jamais, le cœur même du mystère de l'Incarnation, la « kénose » dont parle l'épître aux Philippiens. Il faudrait que soient bannies de la prédication pénitentielle ces fables sur l'existence du pécheur qui est suspendue sans cesse au bon plaisir divin, Dieu menaçant d'un châtement visible et immédiat celui qui transgresse sa Loi. Ce sont les événements eux-mêmes qui portent en eux leur justice immanente, précisément parce que Dieu a voulu qu'ils soient liés à la libre disposition de l'homme; c'est donc l'homme qui se détruit quand il choisit le néant du péché, et non Dieu qui prendrait plaisir à le détruire; le mot de Shakespeare — « les hommes sont comme des mouches aux mains des dieux; comme les enfants, ils les tuent pour s'amuser » — exprime la terreur devant les dieux tabous d'une antiquité de servitude; le vrai Dieu respecte et aime sa créature³⁰.

La voix personnelle d'un Dieu qui nous sollicite de l'entendre d'autant plus qu'il nous respecte — Dieu, redisons-le, est la présence la plus humble, la plus chaste qui soit —, l'homme moderne est disposé à l'entendre. Le dialogue entre Jésus et

29. J'ai essayé, dans *Sagesse grecque et paradoxe chrétien*, Tournai-Paris, 1951, de décrire le péché et la grâce tels qu'ils apparaissent dans certains récits de Dostoïevski, que je tiens pour le Shakespeare du roman, et dont je continue à penser que les œuvres devraient être lues et méditées par les jeunes chrétiens, bien entendu sous une direction précise et ferme; lire aussi J. MADAULE, *Le christianisme de Dostoïevski*.

30. Ce qui est dit ici se concilie parfaitement avec ce qui sera dit plus loin, à propos de « pénitence et royaume de Dieu », *in fine*. Une certaine manière de présenter la « prédestination », la prescience de Dieu, n'est rien d'autre qu'une caricature de la vraie « toute-connaissance » et « toute-puissance » de Dieu; elle est, hélas! très répandue, témoin le nombre de jeunes gens et de jeunes filles qui passent par des angoisses terribles à l'idée que si Dieu sait qu'ils seront damnés leurs actes présents de vertu sont d'avance vidés de tout leur contenu.

Pierre — « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » — s'inscrit dans le droit fil de la vraie conversion; le prince des apôtres est revenu à Jésus parce que le Sauveur, au moment où Pierre reniait pour la troisième fois, « se retourna et le regarda ». La conversion n'est donc pas un mouvement aux trois quarts humain, au-devant duquel Dieu se porterait pour suppléer aux dernières foulées, mais une « *metabasis eis allo genos* », un passage pascal de ce monde, où notre liberté nous incite sans cesse au refus, au Royaume, où Dieu nous rend notre liberté dans le moment même qu'il l'appelle à lui.

3. Pénitence et Dieu de charité.

Un des arguments sur lesquels se fonde la *Morale sans péché* c'est l'interdit que le Dieu qui châtie le péché jetterait sur les pulsions instinctives de l'individu. Une insistance trop exclusive sur le péché de la chair a fait écrire à Julien Green : « Si je devais partir ce soir et qu'on m'interrogeât sur ce qui m'émeut le plus en ce monde, je dirais peut-être que c'est le passage de Dieu dans le cœur des hommes. Tout se perd dans l'amour, et bien qu'il soit vrai que nous serons jugés sur l'amour, il est également hors de doute que nous serons jugés par l'amour, qui n'est autre que Dieu. Je crois que si l'on donnait le nom de Mal au manque de charité au lieu d'accabler le pauvre corps humain de cette malédiction, on ferait chavirer tout un faux christianisme et du même coup on ouvrirait le royaume de Dieu à des millions d'âmes³¹. »

Ce très beau texte répond à l'objection du Dr Hesnard; par l'écho qu'il doit éveiller dans le cœur de l'homme de ce temps, il doit être médité par le prédicateur de la pénitence. Le dépassement du « légalisme du péché charnel » est du reste en voie d'achèvement, du moins au niveau des élites. On se tromperait cependant en en déduisant que le péché en général, celui d'impureté en particulier, serait une réalité moins fréquente et moins grave : il demeure vrai que « l'homme boit l'iniquité comme de l'eau »; il serait plus dangereux encore de présenter la conversion comme une démarche plus à la portée de toutes les bourses! Elle demeure au-delà de la portée des plus saints, parce que Dieu seul l'opère; être jugé « par l'amour » c'est tomber entre les mains du Dieu vivant; le même Julien Green a dit qu'il y avait là quelque chose d'effrayant, qui fait songer à ce « feu invisible et divin » dont nous ne sommes séparés que par un

31. Julien GREEN, *Journal*, tome III, Paris, 1947, pp. 361-362.

mince rideau d'apparences. L'amour sauve, sans doute, mais en purifiant, en exigeant et en obtenant de celui qui est aimé et qui s'essaye à aimer à son tour, un don total de plus en plus dépouillé, une nudité de plus en plus radicale de tous les désirs égoïstes, de toutes les complaisances, nudité dont celle des corps, dans l'amour de l'homme et de la femme, est le reflet lointain.

Ainsi, le mal du péché d'impureté est d'être une des formes majeures du refus de l'amour vrai : « L'impureté est de prendre pour soi les gestes de la tendresse », a dit Rilke. Par ailleurs, donner le pas à l'amour de bienveillance, céder sans cesse à cette tendresse qui est plus que l'échange des cœurs, mais est la joie née de la joie de l'autre, même si soi-même on est dans la peine, c'est la démarche essentielle de la *vertu* de charité. Un appel très fort retentit, vers cet amour parfait, dans tout amour humain; fut-il le plus « charnel » qui soit, une mystérieuse soif d'oubli, un désir éperdu d'adorer, de s'effacer devant la beauté de l'autre, se lit dans les caresses éperdues des amants. Seulement, passer de l'amoureuse tendresse charnelle, toujours mêlée d'instinct de possession, d'agressivité méfiante et cruelle, à la complaisance de *tous* les instants, préférer le bonheur de l'autre, fût-il devenu méconnaissable par la maladie ou l'infidélité, et, à la limite, dans cet amour et au-delà de lui, aimer tous les hommes, chacun des hommes comme si chacun était notre enfant unique, tout cela dépasse les forces de l'homme laissé à lui-même. L'ordre de la charité est plus incomparable encore aux deux premiers que celui de l'esprit l'est à la matière, car il est proprement divin, a dit Pascal.

Dès lors, remplacer une morale-tabou, fondée sur une peur de l'instinct de conservation et sur la pseudo-image d'un Dieu dressé en face de nos appétits pour leur dire « non », par l'accueil et la disponibilité aux appels de l'amour divin, ce n'est pas substituer une morale laxiste à une morale stricte, c'est passer de la morale rigide à la morale souple, infiniment plus exigeante que la première, selon les mots de Péguy. Les amoureux sont beaucoup plus attentifs et délicats les uns pour les autres, non point malgré qu'ils s'aiment, mais *parce qu'ils aiment*. « Aime et fais ce que tu veux », ces mots de saint Augustin trouvent une paraphrase dans ceux de saint Bernard : « La mesure d'aimer est d'aimer sans mesure. » Passer d'un Dieu menaçant qui frappe d'une sorte d'hémiplégie le pécheur fasciné, — que l'on songe à la « marche sur place » de Franz Kafka, littéralement pétrifié par le « jugement » que portait sur lui « l'idole énigmatique » qu'était son père, — passer de ce Dieu au « regard-méduse » au Dieu vivant, qui dit : « Écoute, Israël », ce n'est pas

passer de la crainte sacrée à l'insouciance épicurienne d'une morale « large », c'est découvrir que la réalité la plus sacrée de toutes est *précisément celle de l'amour*³².

Dans cette ligne, en dénonçant expressément *le péché du juste*, qui se croit justifié par l'observance d'une interdiction limitée, finie, et se juge quitte par rapport à la justice qui est exigée de lui, « l'accusation prophétique de l'homme, dans la Bible, paraît doublement étrangère au masochisme de cette pré-morale » que critique le Dr Hesnard : « D'abord, en ce qu'elle met la justice à l'égard d'autrui plus haut que la répression des instincts; ensuite, en ce qu'elle rend impossible toute stabilisation dans la conscience satisfaite de sa propre justice³³. » Tout pharisaïsme est ainsi dépassé, condamné, et rien n'est plus proche de la sensibilité moderne que ce dépassement.

On le voit, la Bible dans la Liturgie, lorsqu'on en retrouve le sens profond, révèle des harmonies avec l'homme moderne³⁴. En particulier, nous avons rejoint une des deux lignes essentielles de la pénitence biblique, celle qui, avec Osée et Jérémie, se présente comme le « retour » (le *epistrepho* du

32. La *Lettre au Père* de Franz Kafka, actuellement publiée intégralement en traduction française dans *Préparatifs de noces à la campagne*, Paris, 1958, offre une mine extraordinaire pour distinguer la vraie image de la paternité (que l'on peut alors prolonger dans celle de la paternité de Dieu) de sa déformation pétrifiante; j'ai moi-même tenté une exégèse de l'œuvre de Kafka à partir de cette hypothèse centrale (cf. *Espoir des Hommes*, tome III de *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, Tournai-Paris, 3^e édit.). Ces textes kafkaïens sont d'autant plus importants qu'ils émanent d'un juif agnostique, mais qui n'ignorait pas la Kabbale (cf. *La Table ronde*, mars 1958, le numéro spécial sur le problème juif); il est proprement lamentable que l'interprétation courante de Kafka fasse de lui le prophète de l'absurde, alors qu'il est celui du désespoir devant un « péché » qui paralyse parce qu'il est une caricature du vrai sentiment de péché qui, lui, peut être ouvert à l'appel au pardon.

33. Gabriel MARCEL, citant P. RICOEUR, dans MMSP, p. 30. Dans la même ligne du dépassement de tout immobilisme, signalons, avec A. LEFÈVRE (cf. *supra*, p. 10), que dans l'Évangile conversion *a peccato* est identiquement ce que nous appelons habituellement « la conversion à la foi en Jésus »; il y a ici de quoi dépasser l'antithèse entre les chrétiens « non convertis » qui considèrent souvent les « convertis » comme le civil en temps de guerre le soldat mobilisé ou les avant-gardes (cf. J. GUIRTON dans MMSP, p. 236), et chrétiens convertis. Tout chrétien est « converti », et converti de chaque jour et de chaque minute, sinon, « il ne mouille plus à la grâce », selon les mots de Péguy.

34. Elle en révélerait d'autres, à d'autres époques, — parce que la Parole de Dieu est toujours « actuelle », pour le bon motif qu'elle est « éternelle » et que l'éternel est la seule réalité qui ne se « démo-nétise » pas.

Nouveau Testament) du peuple infidèle et prostitué à son Créateur et à son Epoux, le Dieu d'Israël³⁵.

4. *Pénitence et Royaume de Dieu.*

Le Dieu Saint qui respecte notre liberté, le Dieu d'amour qui nous rappelle à lui dans l'amour est le même qui opère la venue de son royaume de justice et de charité, celui de la prophétie d'Amos et d'Isaïe, celui qu'annonce surtout la prédication de Jean-Baptiste, celle de Jésus et celle de saint Pierre dans le Nouveau Testament.

Le péché est un refus de la liberté humaine; il est une infidélité à l'amour de Dieu; mais il est aussi, devant le Dieu de justice, une opposition au royaume, un retardement de celui-ci. Le salut sera donc, dans cette perspective, un jugement qui détruit l'obstacle au royaume.

L'obstacle dans la mentalité moderne ne vient pas ici de la notion de jugement³⁶, mais d'une vision souvent trop étroite de celui-ci, d'une présentation trop unilatérale de ce que la théologie appelle « le jugement particulier ». Les prédicateurs ne parlent pratiquement jamais du « jugement général » de la fin des temps, ou alors avec une imagerie qui fait songer aux assises solennelles de quelque O.N.U. ou de quelque U.N.E.S.C.O.³⁷. Le livre du Dr Hesnard va nous servir, ici encore, de test.

« Si l'élimination de la notion de péché est une solution fautive, écrit le P. Daniélou, elle correspond cependant à un vrai problème... celui d'une crise présente de la morale. Et cette

35. Cf. A. LEFÈVRE, *supra*, p. 8. La monition sacramentelle s'inscrit tout naturellement dans cette ligne, bien qu'elle puisse se prolonger dans le sens de la justice du royaume.

36. Bien qu'il faille rappeler la critique faite sur la « justice humaine » dans des collections comme celle, dirigée par Gide, « Ne jugez pas ».

37. Il y a eu ici une sorte de retournement copernicien dans la sensibilité des fidèles et dans l'opinion des théologiens : alors que, presque jusqu'à Jean XXII, beaucoup estimaient que la béatitude « individuelle » ne pouvait être donnée en partage à l'âme tant que le « jugement général » n'avait pas été réalisé à la fin des temps, actuellement, la situation est inversée : le décret déclarant que l'âme est « jugée » dès sa mort a sans doute explicité un point essentiel de la foi, mais au prix d'un oubli quasi général du « jugement dernier ». Il me semble que la quatrième pierre d'attente peut contribuer à réveiller les théologiens et les amener à découvrir une des raisons théologiques de ce jugement dernier dans la nécessaire manifestation *glorieuse* de la justice du Royaume de Dieu, selon sa dimension visiblement communautaire.

crise consiste en un décalage entre le domaine de la morale authentique, et donc du péché authentique, et ce qui est trop souvent le domaine du sentiment de culpabilité, de l'accusation au confessionnal, de la conscience du péché. La conscience de beaucoup de chrétiens demeure braquée principalement sur la moralité individuelle, amour, charité individuelle, commandements de l'Église; chez les meilleurs des écrivains non croyants d'aujourd'hui, au contraire, une certaine indifférence dans ce domaine, celui de la vie sexuelle, de la vie instinctive en général, même, jusqu'à un certain point, du crime, est comme l'envers d'une sensibilité morale extrêmement vive relativement aux responsabilités de la vie collective. Qu'on relise Malraux et Sartre, Camus et Maulnier, Adamov et Anouilh. Le mot de *La Sauvage* : « Il y aura toujours un chien perdu quelque part qui m'empêchera d'être heureuse », exprime bien cette sensibilité aux culpabilités collectives, au péché des nations. »

« On voit donc, continue le P. Daniélou, comment il serait faux de faire porter l'essentiel du problème du péché sur la morale sexuelle. Le sérieux du péché est en relation avec le sérieux des responsabilités assumées. Or, il est clair que le domaine de nos rapports avec les autres, de l'action sociale et politique, engage grandement nos responsabilités. Et sur ce point le Dr Hesnard a raison en mettant l'accent sur cet aspect, en montrant que la valeur morale d'une vie est liée à sa fécondité charitable. Mais son erreur est de vouloir constituer ceci en dehors de la sphère du péché. Il ne s'agit pas de libérer du péché. *Il s'agit de le situer là où il est, dans le sérieux de l'existence, qui est aussi ce que Dieu prend au sérieux.* Le vrai problème de la moralité présente, c'est donc de faire coïncider la conscience morale et les sphères de la responsabilité *réelle*, c'est de mettre les zones de responsabilité en relation avec l'absolu de Dieu. Or, le grand tort de notre morale présente, c'est l'irréalisme de la charité »; elle doit cependant s'épanouir en institutions politiques et sociales, se manifester au niveau familial, national et international³⁸.

38. Tout ceci dans J. DANIELOU, dans MMSP, pp. 185-186, et P.-H. SIMON, *ibid.*, pp. 204 sq. G. HOURDIN, *Le cas Françoise Sagan*, Paris, 1957, explique bien le déplacement des axes de la moralité : tandis que l'on est très large sur telle ou telle expérience sexuelle, on considère comme un « salaud » celui qui, ayant une responsabilité publique, trahit la cause des opprimés; ainsi, Gandhi, Lénine et Charles de Foucauld sont admirés ensemble, malgré les antithèses radicales qui les opposent, parce que chacun, à sa manière, a songé à libérer des millions d'hommes; en face de cela, les divergences des doctrines importent peu, estime une partie de la jeunesse moderne.

De plus, selon une précieuse remarque du P. Ricœur, l'« accusation biblique contre l'homme ne le *frappe* pas dans sa vie instinctuelle, mais l'*interpelle* directement dans sa relation avec autrui; le péché est surpris dans le cœur, mais au point d'où jaillissent les relations à autrui; c'est pourquoi le péché que dénoncent les prophètes est indivisiblement l'iniquité dans la personne et la lésion de la communauté humaine ». En accusant l'homme au niveau de l'iniquité, c'est-à-dire de sa relation avec autrui, le prophète l'attaque en un point où il ne se sent pas naturellement coupable. « Ceci montre, commente Gabriel Marcel, que nous ne sommes pas ici dans le monde de la conscience morbide ou dans le prolongement de la culpabilité infantile³⁹. »

Il faudrait se garder cependant d'un concordisme dangereux qui ramènerait le royaume à la justice politique ou économique et l'Église à un institut de santé sociale. La progression du sens de la responsabilité planétaire ne doit pas faire oublier ce que C. H. Dodd appelle « la parole créatrice de Dieu » jugeant notre « crise actuelle » : en face de la tragédie de l'histoire présente, ni l'archaïsme, qui veut se réfugier dans un passé « reconstitué », ni le « futurisme » engendrant des idées fantaisistes sur un nouvel ordre, ni le « détachement » de « l'homme sans attaches » à la Huxley, ne peuvent rien; seule la foi en la « transfiguration » que Dieu opère dans le monde en même temps qu'il juge l'infidélité de ce monde peut donner un sens à ce tohu-bohu d'espoirs et d'angoisses, de générosité et de crimes qu'est l'histoire actuelle⁴⁰. De même, la signification d'un phénomène comme le marxisme n'est pas seulement dans la lutte entre ancienne économie et économie neuve, entre un Occident repu et une Asie misérable, elle est aussi à chercher dans le rôle providentiel des « hérésies » : la chrétienté occidentale avait la foi, mais elle ne portait plus la croix de la misère et de la pauvreté; l'Orient, au contraire, n'avait pas la foi, mais il portait la croix;

39. Gabriel MARCEL, dans MMSP, p. 30.

40. C. H. DODD, *La Bible aujourd'hui*, coll. « Bible et vie chrétienne », Tournai-Paris, 1957, pp. 138-143 : « Il semble qu'il soit de règle que les idéals, une fois énoncés et acceptés au niveau du sentiment, deviennent destructifs s'ils ne sont mis en action. Avoir aperçu le meilleur et embrassé le pire ne vous laisse pas dans la même position qu'auparavant; cela signifie le déclin moral et c'est l'histoire de la communauté européenne ces derniers temps. Sans doute pourrait-on alléguer d'autres explications de nos malheurs et souvent avec une certaine part de vérité; mais, en comparaison de l'explication biblique, elles restent superficielles. Fondamentalement, le sens de notre malheureuse conjoncture actuelle est le jugement de Dieu sur notre manière de vivre » (pp. 140-141). Cette simple citation donne une idée de la qualité du livre.

ces mots de Mgr Fulton Sheen font entrevoir quelque chose de la dialectique prophétique du péché et de la grâce, agissante dans la montée du marxisme : il est le fléau de Dieu qui nous exhorte dans l'épreuve et la pénitence à revenir plus totalement à Celui qui a envoyé son Fils pour « annoncer le Royaume aux pauvres⁴¹ ». Si la carte de la déchristianisation se superpose presque exactement en Occident à la carte de la pénétration des ordres monastiques, c'est que ceux-ci, sous l'ancien régime, « n'annonçaient pratiquement plus l'Évangile ». Il y avait à Noirlac, à la veille de 1789, cinq cellules de moines, avec alcôve, cabinet de toilette, écritoire, tentures et boiseries : on s'était installé dans la tiédeur; la vérité de l'oubli de soi émigra alors dans les « sociétés de pensée », où, sans doute, elle subit violence et fut caricaturée, mais où elle trouva terre où s'enraciner; et elle

41. C. TRESMONTANT, *Essai sur la pensée hébraïque*, coll. « Lectio divina », Paris, 1953, pp. 150-151 : « Dans l'histoire d'Israël d'alors comme dans l'histoire de l'Église, les ennemis et les adversaires ont leur fonction providentielle. Chaque fois que l'Église laisse perdre ou néglige une partie de la vérité dont elle est dépositaire et qu'elle a charge de faire fructifier, un adversaire se lève, au nom même — humour de l'histoire ! — de ce fragment de vérité que l'Église a délaissé, et attaque la chrétienté au nom de cette vérité partielle. Que l'on songe à l'utilité de la Renaissance qui a sauvé l'Église de la tentation de gouvernement temporel et de tyrannie intellectuelle, que l'on songe à Nietzsche qui nous aide à ne pas faire du christianisme une éthique morbide, à Freud, à Marx. Chaque adversaire a été rendu indispensable par une défaillance de la chrétienté. Si la chrétienté n'annonce plus aux pauvres, eh bien ! d'autres annonceront aux pauvres la justice; mais en contrepartie ils attaqueront la chrétienté et la déchireront, comme autrefois l'Assyrien et l'Égyptien attaquaient Israël et le dévastaient lorsqu'il était infidèle à son Dieu et à l'Alliance. La vérité ne veut plus être absente de la terre. Quand la vérité n'est plus gardée et servie avec assez de force par le Corps qui en a la charge, elle émigre, elle suscite un homme ou un mouvement qui se font champions de la parcelle de vérité abandonnée par la chrétienté. Mais cet homme ou ce mouvement s'élèvent contre Jérusalem pour lui faire la guerre, comme si la vérité ne tolérait pas d'être fragmentée et divisée d'avec elle-même. La guerre est la forme que prend son unité brisée. La guerre signifie le désir qu'a la vérité de retourner à elle-même, à son unité. Quand l'Assyrien attaque Israël, un prophète est suscité dans Israël pour donner au peuple l'intelligence de l'échec et de la souffrance et pour l'amener à retourner à Yahweh. Dieu ne laisse pas son peuple bien-aimé en repos quand il se détourne de la destinée qui est sa vie. « Je t'ai aimée d'un amour éternel, vierge d'Israël. » On verra sans peine combien le premier sermon du P. Paneloux dans *La peste* est une caricature oratoire de ce thème biblique. J'ajoute que si le prédicateur n'est pas sûr de son fait, s'il n'a pas eu le loisir d'analyser en détail tel ou tel drame, ni surtout s'il n'a pas prié longtemps, il devra renoncer à ce genre de sermons. N'est pas prophète qui veut « même si Saül était aussi parmi les prophètes » !

revint, balayant sur son passage ces abbayes dont il ne devait rester presque rien, sinon quelques ruines entretenues, ou quelque église croulante au fond d'une vallée (comme à Fontmorigny), ou même le seul souvenir d'un monastère, sans traces autres que les procès des moines avec leur abbé « parisien », comme à Notre-Dame de Chalivoy et tant d'autres lieux. La destruction de l'église abbatiale de Cluny est sans doute œuvre démoniaque, mais elle est aussi, par l'incroyable et persévérante réussite des démolisseurs, le signe qu'un jugement de Dieu était à l'œuvre⁴². La foi étant une lumière qui s'allume à une autre lumière, lorsque les témoins de la foi, prêtres, moines, religieux et autres laissent s'affadir le sel, « il est foulé aux pieds »; ce n'est pas Dieu qui s'amuse à détruire son œuvre, c'est l'œuvre elle-même qui s'écroule parce que « Dieu l'avait confiée à la sainteté de l'homme » et que son péché détruit jusqu'à ces civilisations chrétiennes dont nous savons maintenant « qu'elles sont mortelles ».

5. Pénitence et intériorité spirituelle.

Le danger de naturalisme est si grave qu'il faut insister sur la cinquième pierre d'attente, celle de l'intériorité spirituelle. Pierre-Henri Simon, dans son excellent livre *La littérature du péché et de la grâce, 1880-1950*, a montré comment, du *Disciple* (1889) au *Dialogue des Carmélites* (1949), la littérature catholique française a progressé d'une sorte de télescopage de la foi avec certaines structures temporelles dites « de droite », vers l'affirmation des exigences proprement spirituelles, réversibilité des mérites, efficacité de la prière et de la souffrance des saints pour le salut des pécheurs⁴³.

42. Comme le dit Tresmontant, Dieu ménage aussi un « reste » : comment ne pas songer à la communauté de Taizé, qui, à dix kilomètres de Cluny, reprend, dans une des régions les plus déchristianisées de France, la tradition de la vie monastique ?

43. P.-H. SIMON, *La littérature du péché et de la grâce*, Paris, 1957, pp. 102-103, montre que, à leur tour, les valeurs « religieuses » engendrent des enracinements politiques nouveaux : « En somme, le mouvement large et profond qui, depuis le début du siècle, tendait à polariser la conscience religieuse sur ses exigences proprement spirituelles en discréditant le formalisme sous toutes ses formes, était en train de produire, au niveau des attitudes morales et des idées politiques, sa conséquence normale, en dévalorisant la lettre au profit de l'esprit, l'ordre en faveur de la justice, la tradition statique en faveur du génie d'invention. Une certaine victoire de Léon Bloy sur Paul Bourget, de l'abbé Bremond sur Paul Souday, du Vieux-Colombier sur la Comédie-Française et de la N.R.F. sur la *Revue des Deux*

Insister sur l'intériorité n'implique pas l'oubli de la dimension historique⁴⁴, mais simplement rappeler le primat du silence, du recueillement, du dialogue personnel dans le secret de l'âme. Une série d'écrivains chrétiens apporte ici un témoignage précieux, dont quelques exemples vont indiquer l'orientation.

Un texte de Julien Green devrait servir d'épigraphe à cette prédication sur l'intériorité spirituelle détruite par la faute : « Nous ne savons jamais quelle digue nous jetons à bas quand nous cédon aux tentations, car un péché ne s'isole pas, il est comme une invasion de la mort. On ne sait jamais tout ce qu'on a perdu, on ne mesurera l'étendue du désastre qu'au jugement dernier⁴⁵. »

Lorsque l'auteur de *Moïra* écrit que « la sensualité prépare le lit de l'incroyance », il n'éclaire pas seulement un aspect du drame de Gide, mais il fait écho à deux autres grands écrivains : Mauriac, parlant, à propos de l'érotisme de Sade — dont on veut faire un « père » de la pensée moderne! — « des décombres accumulés par la sensualité » au milieu desquels chacun se réveille quand il arrive à l'âge conscient; Bernanos, montrant dans la « luxure une plaie mystérieuse au flanc de l'espèce..., à la source même de la vie », plaie vive par où fuit silencieusement la force du monde⁴⁶.

Plus profondément, nos pensers les plus secrets empoisonnent l'air que d'autres respirent : la fausse résignation de la comtesse,

Mondes, préparait celle de Péguy sur Maurras et de Maritain sur Massis : ce n'est pas un hasard si, au moment de la guerre d'Espagne, les deux romanciers qui avaient opposé au moralisme des écrivains conservateurs les impulsions d'un christianisme plus intimement axé sur la loi d'amour et de justice, Mauriac et Bernanos s'étaient retournés, avec Jacques Maritain, contre l'idée franquiste de la croisade, alors que Claudel, au contraire, plus attaché par son tempérament dogmatique à la défense des structures et à la conservation des pouvoirs, l'approuvait bruyamment. »

44. W. DIRKS, dans *MMSp*, p. 231, écrit : « Aujourd'hui, la conversion inclut aussi la tentative de convertir l'histoire elle-même, c'est-à-dire de comprendre que l'on est soi-même un agent de l'histoire, de se convertir en tant que tel et d'en courir les risques. Depuis lors, la conversion chrétienne signifie en même temps la critique chrétienne à l'égard des puissances collectives de toutes sortes, et l'engagement chrétien dans la politique et l'histoire. Depuis lors l'élément prophétique et critique retrouve une place authentique dans l'Église; notre problème (la conversion du pécheur, gloire de Dieu) passe au premier plan : la conversion des collectivités et celle des individus dans leurs collectivités. »

45. Julien GREEN, *Journal*, t. III, Paris, 1947, p. 208; cf. aussi t. III, 219, 214; t. IV, 28, 248.

46. G. BERNANOS, *Journal d'un euré de campagne*, pp. 153-154.

dans *Le journal d'un curé de campagne*, nourrit dans l'âme de Chantal la tentation du désespoir, la haine et l'attrait du suicide. « Si on pensait à ces choses, on ne pourrait pas vivre, murmure la comtesse. — Je le crois, madame, répond le curé, je crois que si Dieu nous donnait une idée claire de la solidarité qui nous lie aux autres dans le bien et dans le mal, nous ne pourrions plus vivre en effet⁴⁷. »

Et cependant, entre lui-même et Satan, Dieu n'a voulu jeter aucune autre digue que le cœur de l'homme, celui du Fils de Dieu incarné, et nos cœurs en le Sien. Le livre de Hans Urs von Balthazar, *Le chrétien Bernanos*, est une mine de textes : si je cite beaucoup ce dernier écrivain, c'est qu'il rend presque physiquement sensible la réalité du monde surnaturel du péché et de la grâce; c'est aussi parce qu'une partie de son œuvre romanesque est sous le signe du Curé d'Ars, dont nous célébrerons le centenaire en 1959. Un seul passage suffira à rendre clair ce monde de l'intériorité spirituelle que le sens du péché conjoint au sens de la grâce fait résonner de proche en proche jusqu'aux profondeurs du pardon divin : « Tel prêtre n'ose seulement prononcer le nom du diable. Que font-ils de la vie intérieure ? Le morne champ de bataille des instincts. De la morale ? Une hygiène des sens. La grâce n'est plus qu'un raisonnement juste qui sollicite l'intelligence, la tentation, un appétit charnel qui tend à la suborner. A peine rendent-ils ainsi compte des épisodes les plus vulgaires du grand combat livré en nous. L'homme est censé ne rechercher que l'agréable et l'utile, la conscience guidant son choix. Bon pour l'homme abstrait des livres, cet homme moyen rencontré nulle part ! De tels enfantillages n'expliquent rien. Dans un pareil univers d'animaux sensibles et raisonneurs, il n'y a plus rien pour le saint, ou il faut le convaincre de folie. On n'y manque pas, c'est entendu. Mais le problème n'est pas résolu pour si peu. Chacun de nous... est tour à tour, de quelque manière, un criminel ou un saint, tantôt porté vers le bien, non par une judicieuse approximation de ses avantages, mais clairement et singulièrement par un élan de tout l'être, une effusion d'amour qui fait de la souffrance et du renoncement l'objet même du désir, tantôt tourmenté du goût mystérieux de l'abaissement, de la délectation au goût de cendre, le vertige de l'animalité, son incompréhensible nostalgie. Hé ! qu'importe l'expérience, accumulée depuis des siècles, de la vie morale. Qu'importe l'exemple de tant de pécheurs et de leur

47. *Ibid.*, p. 204; cf. le chapitre de BLONDEL, dans *L'action*, sur « l'océan de la coaction ».

détresse! Oui, mon enfant, souvenez-vous. Le mal, comme le bien, est aimé pour lui-même et servi⁴⁸. »

Enfin, c'est dans le paradoxe du crime et du désespoir que, « entre l'étrier et le sol », se découvre l'envers surnaturel de l'espérance : la mort de Scobie balbutiant les mots ambigus : « *O God, I love...* », la douleur qui révèle la réalité de Dieu à l'amant de Sara dans *La fin d'une liaison*, la puissance et la gloire agissant dans les mots sacramentels du Whisky-Priest confessant les pécheurs dans une grange, ces traits, pour romantiques qu'ils soient parfois, font entrevoir à des âmes « païennes » (et tous nous sommes païens en quelque zone de notre profondeur) cette vérité que *c'est Dieu qui se réserve le jugement* et que ses voies ne sont pas nos voies, ni dans la condamnation ni dans le pardon. Sans rien diminuer de l'épaisseur humaine de ses récits, Graham Greene parvient à y introduire ce que Jaspers appellerait le chiffre transcendant du péché et de la grâce, le rendant sensible même aux incroyants, en en faisant une sorte de signe mystérieux de Dieu : « La seule chose qu'on apprenne en vieillissant, écrit Faulkner, ce n'est pas à avoir peur, et encore moins à dire un peu plus souvent la vérité, *c'est à avoir honte*⁴⁹. »

III. — MONITION ET SACREMENT DE PÉNITENCE

Un des temps forts de la pénitence est le *sacrement* de pénitence. Parmi les problèmes pastoraux qu'il pose, il en est un qui ressortit immédiatement à la prédication de la pénitence, celui de la monition que le prêtre fait au pénitent avant de donner l'absolution⁵⁰.

48. G. BERNANOS, *Sous le soleil de Satan*, pp. 232-233, et MMSP, p. 75.

49. P.-H. SIMON, dans MMSP, p. 205. J'ai été frappé lors du *Colloque Orient-Occident* tenu à Bruxelles à l'initiative du ministère de l'Instruction publique, et sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O., de voir l'insistance de la majorité des trente participants sur les valeurs d'intériorité.

50. Je crois utile de signaler que, à propos du rythme hebdomadaire de la pénitence, les vendredis, mercredis et samedis, les recherches de Mlle JAUBERT sur *La date de la Cène*, coll. « Études bibliques », Paris, 1957, apportent des lumières théologiques et liturgiques de premier ordre : le calendrier juif particulier dont elle parle était à la fois historique (centré sur les événements du salut) et cosmique (calqué sur les « jours de la création » et le retour d'un certain nombre de rythmes hebdomadaires); voilà qui fonde d'une manière à la fois extrêmement antique et très théologique le sens du vendredi, celui des quatre-temps, l'importance des jeûnes et lectures des mer-

S'il faut éviter la monition-laïus, s'inspirant de la fête du jour ou de quelque encouragement banal à la lutte contre le péché, il est plus périlleux encore de ne rien dire du tout, même si le grand nombre des pénitents nous induit en tentation de le faire. Comme l'a dit le chanoine Martimort, le moment de sa confession est une sorte « d'absolu » pour le pénitent; sans le savoir toujours, il attend une parole libératrice, dont il faut à tout prix essayer de découvrir la teneur surnaturelle. Nous manquons par trop de vrais maîtres spirituels qui, comme le Curé d'Ars, savait dire d'un mot bref et saisissant où se situait la blessure secrète, « qu'il faut toucher avec des mains fortes et douces ».

La monition doit d'abord *aider le pénitent à réformer sa vie*. On l'a dit, le confesseur est le juge, au nom du Seigneur, mais il l'est surtout comme le médecin « juge » d'une plaie que l'on débride devant lui. La monition, si elle aide le pénitent à découvrir les causes profondes de tel ou tel péché sans cesse commis, s'inscrit dans la ligne de ce « *remedium animae* » que doit être la confession.

La *psychologie des profondeurs* peut aider sans doute, et, à ce titre, lorsqu'il y a direction spirituelle, il est souhaitable qu'une collaboration réciproque s'établisse entre médecin chrétien et prêtre⁵¹. Mais, de grâce, ne nous enlisons pas dans le psychologique, surtout en ce qui concerne le sacrement de pénitence où trop longtemps certaine casuistique et certaine ascétique se sont bornées à un inventaire plus ou moins concret des « trucs » psychologiques à employer pour « repousser » la tentation. La théologie, la vraie, nous indique une autre voie, complémentaire de la précédente, et à poursuivre toujours concurremment à elle. Une parole simple est de demander au pénitent *lequel de ses péchés lui apparaîtrait le plus grave s'il avait l'occasion de rencontrer Jésus* et que celui-ci le regardait. Le pénitent découvrira alors, souvent avec stupeur, que le plus grave n'est pas tel péché particulièrement voyant, ou honteux, mais un état profond de découragement, un ressentiment secret contre Dieu de lui avoir

credis et vendredis de carême, enfin l'origine du mercredi des cendres qui est le « mercredi » pénitentiel de chaque semaine, attiré dans l'orbite du premier dimanche de carême comme « cérémonie de début de l'état de pénitent » (cf., dans cette session, P. JOUNEL, *La pénitence dans l'année liturgique*, à paraître dans *La Maison-Dieu*, 56). Une session sur les indulgences, pèlerinages, missions devrait être faite un jour.

51. Le livre de L. MASSION-VERNIORY, *L'harmonie conjugale*, Tournai-Paris, 1952, montre que certains médicaments destinés à faciliter la pratique de la vertu de chasteté ne sont utilement employés que si, en même temps, le sujet est invité par un directeur spirituel à maintenir intact l'effort moral et religieux qui s'impose.

donné à vivre telle « destinée », de lui avoir octroyé tel « lot » — peu d'intelligence, une femme laide, des enfants rétifs, un échec dans la carrière, etc... —, bref, de l'avoir mis dans une situation qu'il considère comme « injuste ». Très souvent, le péché profond, ignoré, comme « le désespoir dans une âme d'enfant », c'est une faute grave contre l'espérance. Alors, au lieu de continuer à effacer les bulles successives qui éclatent sans cesse à la surface de l'étang, il faut descendre dans l'eau et enlever de ses mains la charogne qui pourrit dans les profondeurs; au lieu de poursuivre un à un les péchés, — c'est « l'atomisme moral » justement dénoncé par le P. Roguet, — il vaut mieux, disons même qu'il faut passer sur un autre plan, celui où Zachée se voit introduit lorsque le Seigneur lui dit qu'il va descendre chez lui : « Il sort de ce « confessionnal » tout différent de ce qu'il était en montant en son sycomore. »

Cette rencontre de Jésus empêche la confession d'être un replâtrage hâtif de la façade, une nouvelle couche de vernis sur notre peinture qui s'écaille, un « pardon » de Dieu sur nos masques. Chaque pénitent devrait se voir sous le regard de Jésus et sortir bouleversé, comme si s'était adressé à lui le mot de saint Marc à propos du jeune homme riche : « Jésus, l'ayant regardé, l'aima. »

Le second but de la monition est d'*apporter la parole de miséricorde au nom du Seigneur*, révéler son amour personnel. L'essentiel n'est pas de ne plus jamais pécher, car « vivre dans le monde sans pécher, c'est marcher sur les eaux sans couler, c'est un miracle »; l'essentiel est de pécher sans cesse et sans cesse de se relever : cette formule apparemment paradoxale, du reste inspirée de saint François de Sales, exprime que ce n'est pas nous qui nous sauvons, par l'escalade du ciel et la crampe stoïcienne, mais Dieu, qui veut nous pardonner avant même que nous ayons songé à lui demander son pardon : n'est-ce pas le Père qui va sur la route voir si l'enfant prodigue ne revient pas ?

Tandis que les anciens « livres de confession », du moins ceux de l'époque dite janséniste dont j'ai eu un exemplaire entre les mains, insistaient sur les dangers du laxisme, l'ensemble de l'histoire de l'Eglise montre que les dangers du rigorisme sont plus grands encore. Je songe à cette jeune fille grecque orthodoxe qui m'expliquait que pour une seule fornication il fallait jeûner tout un carême; « mon frère, qui est officier de marine, ajoutait-elle, s'est découragé; il ne se confesse plus, il attend d'être marié; et moi-même, poursuivait-elle, si j'étais très pieuse petite fille, maintenant, voyez-vous, cette discipline de la confession est si dure que je ne pratique plus... ».

L'historiette suivante illustre assez bien le second but de la

monition. « Bruce Mashall, dans son beau roman : *La fille du roi*, raconte la confession d'un vieux marin mourant dans un bouge. Après le long récit des fautes monotones, le prêtre, qui ne sent rien remuer dans l'âme du pénitent, lui demande : « Mais regrettez-vous tout cela ? » Alors, avec la belle naïveté des âmes simples, le vieux pécheur ne peut que constater : « Ça, non, je ne puis pas dire que je regrette, ce sont les seuls bons moments que j'ai eus. « Elles » seules ont été un peu gentilles pour moi. » Le prêtre est saisi de la vérité de cet aveu, tellement plus sincère que ceux qu'il reçoit d'habitude. Alors il réfléchit et dit : « Mais ne peux-tu pas regretter de ne pas pouvoir regretter ? Tu n'as pas connu Dieu et Son Amour, tu n'as pas eu de femme pour t'accueillir chez toi quand tu rentrais le soir, ni d'enfants qui t'auraient appelé père. Ne peux-tu pas regretter de n'avoir connu que ces pauvres plaisirs ? Ne peux-tu pas regretter de ne pas pouvoir regretter ? — Oui, souffle l'autre, finalement, je regrette de ne pouvoir regretter. »

C'est cela que le prêtre doit faire à confesse : révéler par le sacrement la réalité d'une présence et d'un amour qui nous détachent de nos fautes, qui nous permettent de nous libérer; introduire dans l'âme, et si possible dans la conscience du pénitent, cette grâce d'amour qui lui manquait et faute de laquelle il s'accrochait comme un perdu à ses misérables péchés⁵².

Enfin, il faut rappeler que la monition est efficace surtout lorsqu'elle s'inscrit dans un dialogue prolongé du pénitent et du confesseur. L'abandon presque général chez trop de chrétiens, jeunes surtout, de la direction spirituelle, est un signe grave de l'affaiblissement du sens surnaturel de la grâce; on ne peut demander à Dieu de faire à chaque fois des miracles et d'inspirer sans cesse « la » monition qui doit, sur un pénitent anonyme vu une seule fois, faire lever la moisson de la charité. De plus la monition, même brève, portera mieux encore si elle s'inscrit dans la ligne générale d'une prédication de la pénitence en paroisse, ou dans une équipe ou n'importe où, mais qui suive les rythmes ordinaires et extraordinaires de celle-ci. Ici encore, il s'agit d'une pastorale d'ensemble.

CONCLUSION

Les cinq pierres d'attente que nous avons proposées peuvent se situer, dans une géographie de la conversion, au triple plan du

52. Tout ce paragraphe III s'inspire, parfois à la lettre, de L. EVELY, *Le sacrement de pénitence et la psychologie actuelle*, dans *Pénitence et pénitences*, pp. 192-204.

péché, de la pénitence et du salut de Dieu. Au plan du *péché*, l'athéisme nourrit l'*angoisse* chez celui qui se sent « coupable »; la liberté engendre le *refus*, l'amour, nourrit la *haine*, le Dieu de justice, refusé, inspire l'*injustice*, enfin la mort de l'intériorité spirituelle crée la *solitude*. A cette chaîne aux cinq maillons, la *pénitence* apporte l'éclatement des liens, la circulation de l'air des grands espaces, la respiration profonde de l'âme et, finalement, l'ultime vague mettant au seuil de la rencontre : à l'angoisse s'oppose l'*espérance*, au refus l'*accueil*, à la haine l'*amour*, à l'injustice cette forme supérieure de l'amour, lorsqu'il s'agit de Dieu et des hommes, qui se nomme la *justice*; enfin, à la solitude, le *dialogue* avec Quelqu'un. Mais, ces vagues successives de la marée montante, elles sont, au commencement, au milieu et au terme, attirées, agies, comme chaque fois recrées dans la liberté, par *le salut de Dieu* : l'espérance est réponse à la *promesse*, par laquelle s'ouvre l'histoire sacrée, en Abraham; l'accueil est ouverture à l'*appel* divin, à l'élection; l'amour est entrée en *Jésus-Christ* incarné; la justice est le reflet du *Dieu Saint*; le dialogue est le visage même du *Dieu Père*.

Angoisse, refus, haine, injustice, solitude : le terme de cette pente c'est le froid de l'enfer et le silence qui entoure Lucifer; au cœur du monde infernal décrit par Dante, il est comme le ver, le brin de paille qui, enfermé dans la glace, *come festuca en vetro*, révèle le vrai visage du péché : la mort.

Espérance, accueil, amour, justice, dialogue : le terme de cette montée c'est le frémissement des myriades de myriades, c'est Béatrice conduisant Dante au cœur de la rose mystique :

*In forma dunque di candida rosa
Mi si mostrava la milizia santa,
Che nel suo sangue Cristo fece sposa.*

Promesse, appel, venue de Jésus, Sainteté de Dieu, Paternité de Dieu : l'éternel, ici, révèle simplement à l'homme sa propre profondeur dont le dernier mot est ineffable, mais dont les premiers, déjà, donnent l'essentiel. Promesse, et c'est toute l'histoire de l'élection du peuple saint, aimé malgré ses péchés, recherché par Dieu avant qu'il ne le cherche; appel, et c'est le dialogue mystique de la vocation apostolique, de celle de chaque chrétien, dans l'appel à la foi; venue de Jésus, et c'est l'insondable richesse de la christologie que notre siècle se doit d'élaborer, vaste comme le monde qui s'élargit de toutes les responsabilités humaines, profonde comme la profondeur des péchés des hommes, et cosmique comme le Christ lui-même qui est « la récapitulation de la terre et du ciel; Sainteté de Dieu, et c'est,

parallèlement, la théologie du Dieu qui respecte la liberté de l'homme, cette théodicée aussi, que, face à l'existentialisme et à la phénoménologie, le penseur chrétien doit élaborer avec le théologien; paternité de Dieu, enfin, et c'est le traité de la Trinité qui devrait redevenir le centre de toute théologie digne de ce nom, car, on vient de le voir, le péché, comme refus du dialogue, est refus de la vie trinitaire. Au terme de cette ultime montée vers la paternité, nous retrouvons le plus haut, et le plus humble, puisque toute paternité au ciel et sur la terre vient du Père des lumières.

*O luce eterna, che sola in te sidi
Sola l'intendi, e da te intelletta
E intendente, te ami ed arridi!*

La puissance qui « peut faire de ces pierres des fils d'Abraham », c'est l'Esprit-Saint, qui, une fois de plus, se laisse entrevoir au terme de ces approximations, car il est celui qui révèle, mais ne se révèle pas directement lui-même. L'homme moderne s'émeut lorsqu'on lui parle d'Esprit, lorsque s'évoquent devant lui les « grands vents lancés sur l'espace » dont parle Saint-John Perse; la vigile pénitentielle de cette session culmina dans la lecture et le commentaire de la scène évangélique où le Christ, au soir de Pâques, apparaît aux apôtres et, soufflant sur eux, leur donne l'Esprit-Saint afin qu'ils puissent remettre les péchés.

Il n'y a à cela rien d'étonnant : l'Esprit-Saint, qui planait à la surface des eaux, « au commencement », plane aussi à la surface des eaux baptismales, « au recommencement », à la « recréation » : une oraison du mardi de Pentecôte nous dit en effet que l'Esprit est lui-même la rémission de tous les péchés : « *Ipsa est remissio omnium peccatorum.* »

Louvain.

CHARLES MOELLER.

P.-S. Le carrefour qui suivit sur le thème de cette leçon a révélé deux aspects neufs : le premier, que la situation d'une partie de la chrétienté, surtout certaines catégories de jeunes étudiants, est *plus grave encore qu'on ne l'a dit* en ce qui concerne la pratique de la confession et le sens du péché (R. P. Poulain, aumônier d'étudiants médecins), bien que le P. Bachelez, curé d'une paroisse populaire, à Vierzon, estime que dans le milieu ouvrier qu'il connaît il y a une remontée du sens pénitentiel; il pense que l'enquête de *La Vie Spirituelle*, en 1946, est trop pessimiste par rapport à la situation actuelle. Le second

aspect est la nécessité absolue non seulement d'une prédication suivie sur le recul à prendre, dans le silence, par rapport à une vie terriblement encombrée (abbé Petit, du séminaire de Tournai, abbé Ragot), mais aussi de *la pratique du silence et de la méditation* par le prêtre lui-même (abbé Sainsaulieu). Pour répondre à ces deux faits, on a suggéré d'abord d'apprendre aux jeunes à *creuser plus profondément le sens* et la portée des *responsabilités collectives* auxquelles ils se montrent particulièrement sensibles : au-delà du bien-être matériel, essentiel sans doute, il y a l'incapacité de l'homme à vraiment connaître et aider son prochain : en croyant bien faire, on le viole en son intimité; si souvent on donne le sentiment « de se prêter » un instant seulement, alors qu'on devrait être capable de revêtir les sentiments de tous et de chacun, de « vivre la vie des autres », sans cesse, ce qui dépasse les forces de tout homme. Ensuite, il a été répété avec insistance qu'il faut *prêcher la pénitence sans cesse*, le faire d'exemple autant et plus que de paroles, et souligner qu'il y a une condition essentielle sans laquelle on n'arrivera *jamais* à prendre conscience du « temps que l'on perd ». On a cité en ce sens l'exemple d'un grand médecin belge qui, lorsqu'il ne « savait plus où donner de la tête », s'enfermait pendant une demi-heure et priait. Ensuite, on a été unanime à dire qu'il faut *exiger beaucoup* des jeunes pour en obtenir beaucoup. Enfin, on a marqué son accord sur la *nécessité de faire la monition* sacramentelle, mais on a ajouté que les pénitents, par leurs aveux elliptiques, sont parfois responsables de l'aspect automatique des paroles du confesseur. *D'une manière générale*, si on a marqué un accord sur la situation décrite, car ces grands axes de la sensibilité moderne se prolongent jusque dans les campagnes, ou ils s'y prolongeront, on a souligné la nécessité d'*élargir l'enquête*, dans le sens des milieux sociaux différents, de manière à entrer dans le détail concret, et dans le sens des moyens de pénétration à utiliser, parmi lesquels on a signalé avec insistance le *cinéma* et la télévision; on a rappelé qu'un Henry AGEL avait écrit des livres sur *Le cinéma et le sacré*; on souhaite la publication et l'insertion de rapports aux sessions du C.P.L. sur *Le cinéma et le péché*. Ont pris part à la discussion, outre les noms déjà mentionnés, les abbés Claude, curé de Saint-Amé, Huard, du diocèse de Tournai, Thomas, de Troyes, Bachelard, les RR. PP. Hut, de Velaine, Dubois, de Louvain. Je remercie l'abbé Bachelard qui a bien voulu se charger du secrétariat de ce carrefour.